

Béatrice SCHANG

### Au-delà des malentendus interculturels

***Les élèves allophones nous apprennent paradoxalement que ne pas trop attendre des autres est la condition d'une rencontre authentique.***

\*

J'ai toujours été sensible à la dimension interculturelle. Mon parcours me prédisposait à l'enseignement auprès des élèves allophones.

D'abord mon histoire personnelle. Je suis métissée, de mère andalouse venue en France à 10 ans et de père guadeloupéen. Nous avons déménagé à plusieurs reprises pour des raisons liées à sa profession. C'est ainsi que je suis née en Allemagne. Mixité et mobilité ont certainement suscité en moi un vif intérêt pour la langue française dans sa comparaison avec d'autres.

Etudiante Erasmus, j'ai vécu un séjour au Portugal dans le cadre de ma maîtrise de lettres option français langue étrangère. J'étais très ouverte à l'égard des Portugais et je déplorais les jugements dont ils étaient victimes à cette époque. J'ai retrouvé plus tard à l'Université de Lorraine ces malentendus culturels, en enseignant à des étudiants étrangers de très nombreuses nationalités et âgés de 16 à 43 ans. C'étaient des moments authentiques où chacun apportait sa culture d'origine. Je me souviens d'un étudiant japonais qui ne comprenait pas qu'on s'adresse directement à lui pendant le cours. J'ai plus tard réalisé que cela ne se faisait pas dans son pays. Une étudiante allemande tricotait en cours, un jeune danois lisait le journal mais tout en m'écoutant et en participant activement. Leurs cultures scolaires, en effet, étaient plus souples que la nôtre à cet égard : cette expérience m'a permis de le comprendre.

Puis, à 25 ans, je me suis engagée comme volontaire du service national et j'ai vécu une expérience d'expatriation à Sao Tomé et Príncipe, un archipel au large du Gabon, où ma mission consistait à enseigner le français auprès de grands adolescents non francophones (lusophones, ils parlaient également un créole d'origine bantoue) souvent pauvres et mal nourris. Le manuel de français proposant un chapitre sur la gastronomie française, j'ai dû me résoudre à censurer cette partie pour inventer de nouveaux contenus plus adaptés à la situation et aux besoins des élèves. Cela explique, à mes yeux, mon goût ultérieur pour la réflexion sur les manuels scolaires. J'ai là aussi observé de nombreux malentendus culturels difficiles à vivre mais formateurs. J'ai notamment compris une leçon essentielle : malgré les meilleures intentions, le partage ne va pas de soi avec les autres cultures. Dans ma situation, il fallait du temps pour dépasser les malentendus culturels - malgré la formation que nous avons reçue concernant l'expatriation. En réalité, il ne faut pas trop attendre de l'autre car alors on a tendance à l'oublier dans sa singularité. De même, ce que l'on renvoie à autrui nous échappe. Cette expérience m'a ouvert les yeux sur moi-même et ma relation à l'altérité. Je sais maintenant qu'il faut accepter de prendre le temps de connaître l'autre.

Mon métier d'enseignante a développé ce parcours et ces apprentissages. Ce fut d'ailleurs une suite de coïncidences heureuses. En 2003-2004, il n'existait aucune structure d'accueil

pour scolariser les élèves allophones dans l'établissement où j'enseignais. Comme j'avais une expérience d'enseignement à l'étranger, on m'a demandé d'accueillir des élèves allophones et créer un cours adapté. Par la suite, une inspection a changé toute ma carrière. L'inspecteur qui m'a visitée avait auparavant travaillé plus de 20 ans en Afrique et il m'a proposé de m'occuper de toutes les classes d'accueil du Loiret et d'en créer de nouvelles.

Grâce à mes élèves, j'essaie d'apprendre des bribes de leur langue d'origine et cette curiosité rejoint celle que je porte à leur identité. De ce point de vue, ce sont eux qui répondent à mes questions à propos de leur langue. Cette approche certes modeste m'apporte beaucoup sur la façon dont je perçois également toutes les dimensions de la langue française, qu'elles soient lexicales, morphologiques ou syntaxiques. D'autre part, mes élèves m'offrent aussi, sans le savoir, une expérience très humaine. Contrairement à bien des apprenants français, qui parfois jouent à être élèves, les allophones sont dès le départ plus authentiques : des personnes avant d'être des élèves. Il faut d'ailleurs faire attention aux conséquences possibles de cet attachement qui déborde le cours. Je me souviens d'A., élève roumaine brillante dans son pays d'origine, qui souffrait de ne pas réussir dans notre système scolaire et qu'il fallait rassurer. Après d'elle, et d'autres, j'ai perçu l'importance de la rencontre, au-delà de la langue. Au-delà de l'enseignement également.

En effet, les élèves allophones nouvellement arrivés nous confrontent à l'altérité. Il me semble qu'il faudrait éviter de se précipiter pour juger car notre jugement est forcément construit subjectivement. A l'inverse, il convient parfois de s'effacer. En pédagogie, j'aime laisser la place aux élèves, leur faire confiance, les respecter dans une relation réciproque où la domination n'a pas sa place. De la même façon, on peut être mal compris. Par exemple, la gentillesse peut être prise pour de la faiblesse et il convient peut-être de ne pas tout « donner » tout de suite ni trop vite aux élèves et de se retenir dans sa générosité. On l'apprend avec les allophones qui ne savent pas, dès le début, l'étendue de ce qu'ils reçoivent. Il me semble important de prendre le temps du don, du partage, selon les besoins. Cela revient à suspendre son jugement afin de ne pas envahir autrui de nos propres représentations. C'est un peu comme dans les couples ou dans la relation entre parents et enfants : on peut souffrir d'attendre trop de l'autre, de se projeter excessivement en lui. Le risque alors est de vouloir anticiper ses réactions et d'interpréter à tort les intentions de l'autre dans une forme de biais de confirmation qui fausse tout. Dans ma classe, l'écoute est ainsi déterminante. Il faut la favoriser par tous les moyens. L'échange est essentiel, car il permet de modifier les attentes, de réduire les malentendus. Est-ce une ascèse pédagogique ? Je parlerais plutôt de disponibilité de l'esprit qui se nourrit d'une forme de solitude volontaire ouverte au monde et à l'autre. La question de l'image est déterminante. Comme nous, les élèves allophones sont également prisonniers de leur image et de celle qu'ils projettent dès qu'ils arrivent dans un pays.

Le temps transformera cela.